

ARLL 1/7/8

~~AU CŒUR DES BLES~~¹

—

X

Il faisait un temps tiède quand les Nicolet sortirent de chez eux le mercredi suivant, pour retourner chez le notaire. Des nuages gris voilaient une partie du ciel et, dans les haies, les oiseaux chantaient sans ardeur. Suivant son habitude, Lalie avait pris les devants; elle marchait la tête haute, solidement appuyée sur son parapluie, tandis que Mathilde, qui venait derrière elle, balançait de nouveau contre sa hanche son vieux cabas de crin. A l'encontre de leur sœur, qui s'était ressaisie et faisait aujourd'hui bravement face au destin, Prosper et Michel étaient déprimés. La veille au soir, ils étaient sortis tous deux, sans se concerter, à un quart d'heure d'intervalle et s'étaient retrouvés dans la campagne, en face des cinq bonniers. Ils regardèrent longuement la terre avec mélancolie. Par habitude, Michel ramassa un caillou qui émergeait du sol et le lança dans le chemin. Puis ils retournèrent comme ils étaient venus, par deux chemins différents et sans avoir échangé un mot. Prosper passa toute la soirée le front plongé dans ses mains; quant à Michel, il rendit son souper.

Philippe était le seul qui ne pensait plus aux cinq bonniers. Le jour précédent, il avait profité de l'absence de ses frères pour aller faire un tour dans le fournil, où la sotte Catherine, qu'on employait pour laver le linge, préparait la lessive. Après avoir tourné autour de la femme en lorgnant, d'un œil qui pétillait, tantôt sa forte poitrine,

(1) Voyez *Mercur de France*, n° 806.



tantôt ses gros bras, tantôt sa vaste croupe, il s'était assis sur un bloc de bois et lui avait tenu compagnie pendant une demi-heure. De leur conversation banale et décousue, Philippe essayait maintenant de tirer une ligne de conduite. Devait-il y aller franc jeu ou lui offrir d'abord de l'argent?...

— Celui-là est stupide, se dit en lui-même le notaire, après l'avoir invité par deux fois à signer.

— On te dit de signer! lui hurla Lalie, à l'oreille.

— Ah! bien...

Et Philippe signa.

— A votre tour, Prosper, dit ensuite le notaire.

Prosper poussa Michel et Mathilde devant lui :

— Je signerai le dernier.

Mais quand son tour fut venu, il ne bougea pas. Le notaire dut l'appeler de nouveau.

— Allons, mon ami!

Prosper promena autour de lui un regard égaré. Bernard souriait. Alors, il s'avança lentement, s'assit, toussa, gémit, prit la plume qu'on lui tendait, la contempla quelques instants, puis la posa sur le papier. Lourdemment appuyé contre la table, comme pour l'accomplissement d'un travail difficile et pénible, comme si la plume avait été un burin et le papier une plaque de cuivre, il commença à tracer la lettre P; il l'avait à peine achevée lorsqu'il lâcha la plume et se leva :

— J'aime mieux qu'on me coupe le poing!

Lalie lui mit la main sur le bras :

— Il faut signer, Prosper...

Il se rassit docilement, se gratta la nuque, puis reprit la plume, acheva son nom et, rejetant ensuite le corps en arrière, il dit :

— Voilà!

— Bien! dit Lalie. Et regardant tour à tour le notaire et Bernard :

— Maintenant que la branche pourrie est coupée, nous allons faire notre testament...

Bernard, qui avait repris sa place, fixa involontairement les yeux sur sa sœur, puis baissa la tête et pâlit. Comme il ne faisait pas mine de s'en aller, le notaire lui glissa un mot à l'oreille. Il se leva enfin et sortit.

Jusque là, Prosper avait fait des efforts pour se contenir; mais, quand Bernard eut refermé la porte derrière lui, il n'y tint plus : il bondit de sa chaise et, sans respect pour personne, lui souhaita de « courir enragé »...

XI

Il avait plu. L'herbe était plus verte, les feuilles luisaient, des gouttelettes brillaient au creux des roses; une vive odeur de fleurs, de sève et de résine parfumait l'atmosphère. Sous les sapins, entre deux piliers de bois goudronnés, la balançoire pendait immobile. Mais au dehors, les mains accrochées aux barreaux de la grille, trois enfants déguenillés, les cheveux collés à leurs fronts par la pluie, semblaient guetter quelqu'un.

Quand Bernard descendit l'escalier, le plus grand dit :
— Le voilà!

Ils quittèrent la grille pour se ranger sur son passage. Lorsqu'il eut franchi la barrière, ils crièrent tous ensemble :

— Bonjour, l'homme!

A leur grand étonnement, Bernard ne répondit pas. C'était pourtant bien lui. Ne les aurait-il pas reconnus? A tout hasard, ils le suivirent. Comme Bernard ne semblait pas les remarquer, ils le hélèrent :

— Hé! l'homme!

Bernard continua son chemin sans se retourner. Ils l'accompagnèrent néanmoins jusqu'au bout du village; là, ils s'arrêtèrent et crièrent une dernière fois :

— Hé! l'homme!

Bernard marchait toujours. Il s'avancait à longs pas, dans la boue des champs, les mains dans les poches, le front courbé. Tout à coup, il s'arrêta, parcourut des yeux la campagne et dit à haute voix :

— Branche pourrie!

Dans le ciel éclairci, le soleil avait reparu; les chemins séchaient rapidement; une brise douce soufflait; les blés murmuraient leur petite chanson. Toute la plaine, arrondie à l'horizon, légèrement creusée au centre, se déroulait devant Bernard. Il l'admirait de tous ses yeux. Jamais il ne l'avait vue plus belle, plus dorée, plus chatoyante. Il en connaissait tous les villages, tous les clochers, tous les châteaux, toutes les sucreries, toutes les fermes; il savait les noms de tous les « lieuxdits »; il n'y avait pas une chapelle, pas un arbre solitaire, pas un buisson isolé à l'ombre desquels il ne se fût reposé. Il regardait surtout son village, noyé dans de grands arbres, que ne dépassait même pas le clocher de l'église, mais dont le feuillage montrait des déchirures où ^{en voyant} ~~se voyait~~ un coin de toit, brun ici, rouge là-bas, bleuâtre ailleurs. C'était la ferme de Bellefroid, celle de Delvigne, celle de Matagne, la belle habitation de M. Destokay, la petite maison de Jean-Baptiste, la forge du maréchal, avec sa cheminée qui fumait. Et il pensait à Jean-Baptiste, à Joachim, au maréchal avec qui il allait « jeter l'oie » dans les villages voisins aux fêtes d'automne.

La Rousse voulait aller habiter Liège... Quelle idée!

C'était ici qu'il fallait vivre. Ici, au cœur des blés, où son être avait poussé toutes ses racines. Sur la terre qu'on venait de lui abandonner, il construirait une maison. Il la voyait s'élever dans un groupe de jeunes arbres, avec des murs rouges, un toit rouge, des fenêtres encadrées de pierre de taille et une vigne à son pignon. Des poules picoraient dans le courtil, un chien dormait près du seuil. Il aurait un cheval; un tilbury, si sa femme le

désirait. Le soir, en hiver, les pieds sur les chenets, il écouterait chanter le feu; en été, il fumerait sa pipe sur un banc, devant sa porte, et sa rude poitrine continuerait à s'ouvrir toute large aux vents de l'espace...

Le matin, il avait mis une tartine et deux œufs durs dans sa poche. Il alla les manger dans un petit bois, avec l'espoir d'être tranquille et de pouvoir réfléchir à l'aise. A peine avait-il terminé son repas qu'il entendit marcher derrière lui. Il se retourna et reconnut le Bossu. Celui-ci n'avait ni casquette, ni blouse. Un vieux pantalon, qui lui montait jusqu'aux aisselles, tombait en tire-bouchon sur ses sabots et ses bras, nus jusqu'aux coudes, sortaient d'une chemise rapiécée, sur laquelle s'ouvrait un gilet déchiré. Ses cheveux étaient ébouriffés; des brins d'herbe pendaient dans sa barbe; il avait les pommettes rouges, le regard étrange, fatigué et doux.

— Vous venez de *là-bas*, Bernard? demanda-t-il.

Bernard fit signe que oui.

— Et vous avez gagné?

— J'ai gagné...

— Bravo!

Le Bossu se mit à rire et frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— Bravo! Vous *leur* avez planté un fameux couteau dans le cœur...

Et toujours riant, il se laissa tomber à côté de Bernard.

Celui-ci n'avait jamais vu de si près la tête du Bossu. Ses cheveux crépus, ses grandes oreilles, son long nez courbé, son menton pointu, où pendait une maigre barbe, sa bouche large, ses lèvres rouges, humides et voluptueuses donnaient à sa figure l'aspect d'un masque de carnaval, qui fascinait et en même temps inquiétait Bernard. Il eût voulu se soustraire au regard aigu de ces yeux bleus où toutes sortes de clartés tremblaient; mais le Bossu se pencha sur son visage et murmura :

— L'amour...

Puis, fronçant les sourcils, il dit :

— Tiens! Vous n'avez pas l'air gai... Voulez-vous que nous chantions?...

Il passa le bras autour du cou de Bernard et fredonna :

« Celle que j'aime... »

Comme l'autre ne se déridait pas, il dit :

— Attendez!

Et il sortit de la poche intérieure de son gilet une bouteille ronde et plate, coiffée d'un gros bouchon. Il la pressa un instant contre son cœur et la caressa en souriant. Quand il la tendit à Bernard, celui-ci la repoussa.

— Ah! fit le Bossu, dont la figure cette fois exprima une profonde surprise. Vous ne voulez pas chanter... Vous ne voulez pas boire...

Il allongea la main :

— Vous serez bien avancé quand vous serez comme cette bête-là!

Il montrait une taupe morte, qui pourrissait sous les ronces, couverte de mouches bleues.

XII

Le même soir, Bernard attendait la Rousse dans le chemin creux où avait eu lieu leur premier rendez-vous. Il était assis sur une pierre, contre le fossé; son coude gauche était appuyé sur son genou, sa tête, inclinée, reposait dans sa main. Le thym, la marjolaine, les mille fleurettes qui tapissaient le fossé, invisibles dans la nuit, répandaient un parfum suave. Les étoiles s'allumaient au ciel. Bernard, immobile, songeait. Avant de venir s'installer là, il n'avait pu s'empêcher d'aller revoir le « vieux nid ». Il se sentait le cœur lourd. Il se rappelait le mot de Lalie : « Branche pourrie! » Il se rappelait les ricanelements du Bossu. Quand il était rentré dans le village, il avait remarqué que les femmes sortaient de leurs de-

meures pour le voir. Accoudées aux barrières, elles se faisaient des signes et riaient.

Il consulta sa montre.

La Rousse était en retard. La veille, ils s'étaient disputés à propos de leur installation et elle l'avait quitté brusquement. Elle était partie sans se retourner, bien qu'il l'eût rappelée à plusieurs reprises. Elle ne reviendrait peut-être plus. Ce serait peut-être tant mieux... Oui, peut-être... Il était encore temps de réfléchir, comme le lui avait recommandé amicalement Bellefroid, homme sage et de bon conseil... Le maréchal et le charron lui avaient aussi dit de prendre garde... C'étaient de vieux amis... De bien vieux amis... Il soupira. Puis, il pensa : ...Si je m'en allais!... Il ne s'en alla pas. Il attendit, triste, écrasé, comme si tout le grand ciel noir s'était écroulé sur ses épaules.

Enfin, la Rousse parut. Il la reconnut de loin. Elle s'avancait sans bruit, vêtue d'une robe claire qui la faisait paraître toute blanche, comme une apparition virginale.

Dès qu'elle fut auprès de lui, il dit :

— J'ai la terre!

— Je n'aime pas la terre.

Il réfléchit quelques secondes :

— Nous la vendrons...

Elle s'était laissée tomber à ses pieds. La poitrine appuyée contre ses genoux, elle tenait les mains croisées sur ses cuisses.

Il sourit, passa les doigts sur ses cheveux, puis sur sa joue. Ensuite, il dit :

— Je crois pourtant que nous ferions mieux de rester ici.

Elle fit signe que non avec la tête.

Il insista :

— La ville! La ville! Qu'irais-je faire à la ville, moi? Je n'y serai pas à ma place. J'y étoufferai, je le sens. Puis,

tu veux tenir un café... Ce n'est pas mon affaire, je n'y entends rien...

Elle répondit :

— Tu ne t'en occuperas pas. Tu te laisseras vivre.

Elle le regardait dans la figure avec des yeux brillants. Puis elle lui prit les mains, les ouvrit, les referma, examina les doigts un à un. Quelles mains puissantes ! Un sourire énigmatique lui découvrit les dents. Dans ses aventures d'amour, elle avait déjà risqué plusieurs fois la destinée, frôlé la mort. Qui sait ce que ces mains énormes lui réservaient ?

Bernard cessa de discuter. Il se sentait tout pénétré par la chaleur de ce corps qui se pressait contre ses genoux. Ces yeux lumineux l'éblouissaient. Tous ses désirs se réveillaient plus puissants. Non, non, il n'était pas une branche pourrie ! Son sang coulait comme une sève printanière et une telle vie battait dans sa poitrine qu'il lui sembla que son cœur allait craquer.

Il remit sa main sur la tête de la femme :

— Je t'aime bien !

XIII

Quelques jours plus tard, comme il rentrait des champs, Prosper dit à Lalie :

— Michel n'ira plus loin. Ce matin, il a craché le sang.

On lui disait :

— Repose-toi. Laisse-toi guérir.

— Oui, oui, je veux me reposer.

Il laissait partir ses frères. Mais dès qu'il voyait le soleil briller, la maison vide, les étables vides, quand il entendait le bruit des bêches, des cognées, du lourd marteau du forgeron, le cahotement des chars, il n'y tenait plus :

— Viens, Fidèle...

Et suivi de son chien, il s'en allait.

Ses frères le voyaient venir de loin en se traînant. Ils le gourmandaient :

— C'est comme cela que tu nous écoutes?

Il enlevait sa veste sans répondre; puis ayant trossé ses manches et craché dans ses mains, il attaquait la besogne. Tout allait bien pendant quelques instants; ensuite des bouffées de chaleur lui montaient à la tête, ses bras tremblaient, ses jambes flageolaient, la sueur coulait sur son front et sa poitrine. Il s'arrêtait, tirait son mouchoir et s'essuyait. Dès qu'il était un peu reposé, il disait : « Michel, mon ami, tu vas trop vite! » Et il reprenait le travail avec plus de modération. Tout marchait de nouveau à souhait; puis, de nouveau, il sentait revenir les bouffées de chaleur et les tremblements. Qu'avait-il donc là dans la poitrine? Quelle bête invisible lui suçait ses forces? Il jurait, lâchait son outil et allait s'asseoir dans un sillon, le dos au soleil.

Le dimanche, Philippe attelait une petite charrette et le conduisait voir « sa propriété ». Lorsque le véhicule s'arrêtait, les voisins venaient sur leurs seuils :

— Il vit toujours, disaient-ils; il est plus dur que le démon...

Philippe attachait le cheval dans la cour et lui donnait une botte de foin. Puis il poussait la porte de la chaumière. Une forte odeur de moisi les happait à la gorge. Philippe se hâtait d'ouvrir les volets. Surprises par la lumière, les araignées couraient sur les murs; des scarabées et des cloportes se traînaient à terre; au-dessus du plancher, on entendait courir les souris. Debout devant la fenêtre, en face du rosier en fleur, éclairé par la vive lumière du soleil, Philippe sortait deux œufs crus de sa poche, y pratiquait des trous avec son canif et les tendait à son frère :

— Tiens, hume! Cela te donnera des forces.

Avant de repartir, il cueillait une rose et la lui présentait. Michel la mettait en bouche.

Ils s'en revenaient au crépuscule pour ne pas être incommodés par la chaleur. Philippe se plaçait sur le devant de la charrette. Michel s'asseyait dans le fond, sur une botte de paille.

Le premier se retournait quelquefois : l'ombre enveloppait insensiblement son frère; il apparaissait tout mince, tout ratatiné; ses traits se brouillaient sous la visière de sa casquette; Philippe ne distinguait plus que ses grands yeux luisants et la rose qui se détachait, comme un caillot de sang, sur sa face livide.

Philippe pensait :

— C'est peut-être la dernière fois que je le véhicule...

Quand il lui fut devenu impossible de se rendre encore aux champs, Michel s'asseyait, par les beaux jours, à côté du seuil de sa demeure. Une terrine sur les genoux, il pelait les pommes de terre, épluchait la salade, grattait les carottes, écosait les pois et les haricots. Sa tête amaigrie disparaissait presque complètement dans sa casquette, tandis que ses oreilles et son cou semblaient s'allonger démesurément. Fidèle se tenait immobile à son côté.

Lorsque les passants demandaient de ses nouvelles, il se redressait :

— Ça va mieux... C'est un refroidissement... Nous autres, nous sommes d'une forte race; nous ne connaissons pas les maladies.

Si c'étaient M. Bellefroid ou M. Destokay qui apparaissaient, il levait le bras pour les arrêter et se hâtait vers la barrière. Il les questionnait sur la campagne, sur les prix du marché, sur ceci et sur cela, sur des choses qui se passaient sur terre et sur mer et que racontaient les gazettes. Puis, d'une voix mystérieuse, il demandait :

— Vous ne me connaissiez pas un remède?...

Ils lui recommandaient de bien suivre les conseils du médecin. Mais il hochait la tête, en homme qui n'a pas confiance et disait, d'un air rêveur :

— Mathilde fait une neuvaine...

Il n'ajoutait pas que la vieille Marie l'avait aussi « signé ».

Comme on entrait en pleine moisson, Prosper dut engager un ouvrier.

— C'est à cause de moi, dit Michel; je coûte de l'argent... Et il se mit à pleurer.

Les glaneuses qui passaient le ^{travaient} voyaient souvent accoudé à la barrière. Du même œil morne, il contemplait les vieilles femmes époumonées, si écrasées par leur charge qu'on ne voyait plus, sous la paille, que le bas de leurs jupes, avec deux lourds sabots, et les jeunes filles qui s'avançaient à pas rythmés, la taille cambrée, les seins saillants, les bras dorés arrondis en anse au-dessus des hanches.

Le soir, appuyé sur son bâton, il allait quelquefois aussi jusqu'au seuil de la demeure du charron, où les jeunes gens du voisinage se réunissaient. Il s'installait sur une pierre ou sur un bloc de bois et écoutait, sans y prendre part, les bavardages de l'assistance. Joachim, assis au haut du seuil, fumait sa pipe. Quand la nuit tombait, des mains frémissantes se cherchaient dans l'ombre et les conversations cessaient. C'est alors qu'une voix disait souvent :

— Joachim, racontez-nous une histoire.

Après un moment de silence, le charron demandait :

— Laquelle?

— Celle que vous voulez.

Joachim décroissait sa pipe sur son sabot, caressait sa barbe, toussait un coup et, après avoir levé les yeux vers les étoiles, commençait :

« C'était un grand homme maigre, noir et tout grêlé. Il

courait de village en village avec un sac pour acheter des loques. On l'appelait le Damné... »

Quand il avait fini, tout le monde se taisait de nouveau. Une chauve-souris rayait le ciel de son vol capricieux. Au loin, on entendait l'accordéon du Bossu, la voix harmonieuse du petit Georges ou les aboiements ^{agressifs} ~~espacés~~ d'un chien.

Un soir que Michel s'en retournait, un éclair lointain le fit frissonner. Il se signa. Il se sentait toujours plus mal par les temps d'orage; puis le lendemain ses frères devaient rentrer du froment.

Le matin, il leur recommanda de se dépêcher :

— Il y a de l'orage dans l'air, je le sens.

Vers trois heures, un nuage monta à l'horizon, lentement, comme une lave grise. ~~Dans le voisinage, des gens~~ ^X se mirent à crier : il fallait rentrer, fermer les portes, tirer les volets, ramener les bêtes, enlever le linge qui séchait dans les prairies.

Philippe arrivait justement avec un chariot. Sous la menace du fouet, les quatre chevaux, dont les croupes fumaient, s'élancèrent au galop dans la cour; la haute charretée oscilla comme si elle allait verser, mais elle se remit soudain d'aplomb et disparut dans l'ouverture béante de la grange.

Michel s'était mis debout :

— Vite! vite!

Un long éclair déchira le ciel, suivi d'un formidable coup de tonnerre. Michel cria encore :

— Vite! Vite!... Mathilde...

Mathilde ne répondit pas. A ce moment, elle jetait dans le feu une branche de buis et allumait le cierge bénit pour éloigner la foudre.

La pluie tomba, lentement d'abord, par grosses gouttes, puis avec fracas. Philippe apparut à l'entrée de la grange,

X Si c'est à l'ouest souffle, d'abord légèrement, puis plus fort; puis il se calma avec un grand bruit à l'ouest; puis il se brisa en brans tout le village dans une grande éruption de pluie; se couvra les arbres, plouge leurs cimes, arracha leurs feuilles et les emporta dans son tourbillon à l'ouest par où un clocher de l'église. Partout des gens

regarda le ciel et hocha la tête. Comme il abaissait les yeux, il poussa un cri. Michel était étendu de tout son long dans la cour, le nez dans le fumier ! Fidèle, la tête penchée sur son corps, lui grattait l'épaule avec sa patte, doucement, comme pour lui dire :

— Ami, que fais-tu là ? Ne vois-tu pas qu'il pleut !...

XIV ... *Ce soir en core des âmes*

Sur des jupes, traversés de surs, de froids, tissés.

Prosper et Lalie évoquaient souvent le souvenir de *Baudouin*. Michel. « C'était un bon ouvrier », disait l'un. « On ne lui a jamais vu jeter un centime », disait l'autre. Par contre, on ne parlait plus de Bernard. Ils savaient que le dimanche qui avait suivi l'enterrement de Michel, il avait fait le tour des cabarets avec une cravate rouge... La vieille Marie, ayant inventé une fausse commission, était accourue chez Lalie pour le lui apprendre : « Bernard insulte son frère mort... Il ira danser sur sa « fosse »... vous verrez... » Et elle levait les bras au ciel, et elle le traitait de Judas, tandis que Lalie serrait les dents et les poings pour ne pas la jeter à la porte. Ce fut elle aussi qui vint annoncer qu'on allait marier Bernard « en triomphe ».

Quand Prosper apprit qu'on préparait en effet un char, qu'on le décorait de branches de sapin, que Bernard serait coiffé d'un haut-de-forme, il se mit à jurer. Il donna même, tant cela le jeta hors de son bon sens, une gifle à Jean-Baptiste, le mari de la vieille Marie, qui, tout en passant, précédé de ses deux vaches, lui avait demandé — hé ! par plaisanterie ! — s'il irait au banquet. Jean-Baptiste avait pâli et n'avait pas riposté ; mais comme Prosper s'éloignait, une pierre était venue siffler à son oreille.

Le jour du mariage, les Nicolet restèrent chez eux et leur porte fut fermée comme on l'avait fait pour l'enterrement de Michel. On voulut même défendre à Philippe

— qui maintenant avait aussi de drôles d'allures — de se montrer dans la cour. Il protesta : « Mais, diable ! qui soignerait les bêtes ? » Le bonhomme avait son idée. Vers cinq heures du soir, quand il entendit une grande rumeur, il grimpa dans le fenil, au-dessus de l'écurie. Par la petite lucarne qui s'y trouvait, il guetta le cortège. Il vit d'abord le Bossu, avec son accordéon, qui jouait comme un possédé. Puis les chevaux parurent, deux chevaux magnifiques, les deux plus belles bêtes de M. Delvigne. Il crut aussi reconnaître le char : un char de maître Matagne. Les chevaux avaient des rubans à leurs brides, Laurent, le conducteur, des rubans à sa casquette et des rubans de toutes les couleurs flottaient aux branches de sapin sous lesquelles le char disparaissait. Et là, au milieu du char, à moitié cachés par toute cette verdure et tous ces rubans, c'étaient eux : Bernard avec un vieux chapeau haut-de-forme, qui lui écrasait les oreilles, et la Rousse, hu ! hu ! avec un gros bouquet de fleurs en main. Derrière le char, des enfants couraient, des jeunes filles dansaient ; le cortège était fermé par les vieux qui clopinaient en tirant sur leur pipe. Tout le long du chemin (les femmes, vous pensez, étaient là ; même Mme Destokay apparut à sa barrière), Bernard saluait et la Rousse s'inclinait comme une reine...

Après le souper, Prosper s'assit « dans son coin », près du poêle. Il était pensif et sombre. Lalie, elle, allait et venait, incapable de rester en place, bousculant les meubles, frappant les chats, grondant Mathilde, grondant Philippe, agitée comme une lionne. Tout à coup, Prosper poussa un soupir et on entendit qu'il disait, en regardant le pavé, comme s'il se parlait à lui-même : « *Il nous regrettera avec des ongles de fer !* »

Pour échapper à la mauvaise humeur de sa sœur, Philippe se réfugia dans le jardin, où Mathilde vint le rejoindre. Lui avait apporté un bout de ficelle pour se

tresser une mèche de fouet; elle était venue avec son tricot. Mais ils ne travaillèrent ni l'un ni l'autre.

C'était une nuit pure de fin d'août, une de ces nuits langoureuses où se combinent toutes les ardeurs de l'été qui s'en va avec les nostalgies de l'automne qui s'annonce. La noce faisait maintenant le tour des cabarets. On entendait de temps en temps le roulement du char, avec les cris joyeux de la foule. Puis il y avait des moments de silence; puis d'autres où l'accordéon jouait, accompagné par la voix d'un chanteur :

Quand les brises du soir passent sur la vallée...

Entendues de loin, dans la nuit, sous un ciel plein d'étoiles, dans le silence d'un jardin que parfumaient les dernières fleurs, ces voix frustes atteignaient à la haute poésie; elles s'imprégnaient de quelque chose de doux, de tendre — de tendre jusqu'à la tristesse; elles s'idéalisaient; elles devenaient les voix de la nuit, les voix de la terre, la voix du pauvre cœur humain qui aspire toujours et toujours...

Philippe, courbé sur le petit banc où il était assis à côté de sa sœur, écrasait sa poitrine contre ses deux poings pour contenir son cœur, qui semblait vouloir s'envoler sur toutes ces chansons. Était-il heureux? Souffrait-il? Il était heureux et il souffrait... Deux ou trois fois par semaine, il allait maintenant retrouver Catherine. Lui aussi s'était décidé à vivre. Et c'était son cœur vivant qui battait dans cette belle nuit de fin d'été, où il y avait tant de douceur et tant de mélancolie.

Connais-tu le pays
Où vont les hirondelles...

Hé, oui, il connaissait le pays où vont les hirondelles!... C'est le pays des amours, comme l'ajoutait la chanson, le pays où l'on est heureux et où l'on souffre.

Que son cher souvenir jusqu'à la mort me charme...

Ici, un sanglot éclata à côté de Philippe. C'était Mathilde qui pleurait. Il l'avait oubliée. Il la regarda avec tendresse.

La voix continuait :

Pour un baiser, pour un tendre soupir...

.

Dites-lui bien que mon cœur lui pardonne...

Comme Mathilde pleurait de plus en plus fort, Philippe lui passa le bras autour du cou :

— Toi, non plus, tu n'as pas été fort heureuse...

Mathilde n'avait pas toujours été la vieille fille insignifiante et ridée, sans poitrine et sans sexe, la rude tâcheronne des étables et des champs, à laquelle personne n'accordait aucun regard. Elle avait eu dix-huit ans. Et si, à cet âge, elle n'était ni belle, ni laide, la jeunesse jointe à une magnifique santé en faisait une appétissante fille. Valère l'avait remarquée. Ils s'étaient souri. Puis ils s'étaient parlé. Comme le jeune homme n'était pas assez riche aux yeux de Lalie, elle avait déclaré tout net « qu'il ne mettrait jamais le pied dans sa maison ». Ils se voyaient le dimanche soir, chez Jean-Baptiste, et s'embrassaient en retournant sous les haies. Pendant la semaine, ils se rencontraient parfois aux champs et échangeaient quelques mots d'amitié. Souvent Valère enlevait de ses lèvres une violette, une pensée, un œillet, une rose et les donnait à la jeune fille qui les glissait, en rougissant de bonheur, dans son corsage. Quelquefois aussi, debout sur sa charrette, que tirait un cheval maigre (Valère, nous l'avons dit, n'était pas riche), il la voyait venir de loin; il fixait aussitôt les yeux sur elle; dès qu'elle approchait, il levait son fouet comme pour l'en cingler, puis, l'abaissant soudain, lui caressait les cheveux du bout de la mèche, tandis qu'elle riait et levait le bras, faisant le simulacre de se protéger. « Ils feront un couple », disaient

* Il se trouva bientôt devant une petite cour, fermée par une barrière au fond de laquelle se découvrait une fenêtre éclairée. Il n'avait plus qu'un pas à franchir. Il s'arrêta... Le vent, qui soufflait, chassait les nuages au-dessus de sa tête. Derrière son dos, une haie frémissait. Un chat passa le long de la barrière. Une bœuf bêla dans l'étable. Des chiens aboyèrent. Valère pensa que ce qui allait faire serait irréparable. Une ombre étant venue se profiler derrière le rideau de la fenêtre, il recula de quelques pas... Enfin, lentement, sans hâte, la tête noyée dans des pensées qu'il ne parvenait pas à débrouiller, il rebroussa chemin & se trouva devant la demeure de Jean-Baptiste.

— Vous venez bien tard ! observa la vieille Marie.

Il ne répondit pas & s'arrêta comme d'habitude auprès de Mathilde, qui l'attendait depuis longtemps & dont les yeux un peu trahissaient l'agitation de son âme.

On ne parla guère à vrai dire. Jean-Baptiste même s'en dormit.

Au retour, Mathilde aurait voulu dire : "Il se passe quelque chose que tu me caches". Elle ne le dit pas, mais elle comprit tout à la manière dont Valère l'embrassa avant de la quitter.

les gens. Eux-mêmes étaient convaincus que leur destinée était fixée à tout jamais. Ils s'épouseraient, mais, pour le moment, rien ne pressait. Valère était bien chez lui, Mathilde n'était pas trop mal chez elle, malgré les scènes que lui faisait sa sœur. Un jour ou l'autre d'ailleurs Lalie, qui sait? se laisserait fléchir. Une à une les années passaient. Un dimanche soir, Valère ne se présenta pas au rendez-vous. Quelques jours plus tôt, il avait dansé avec une autre jeune fille. Vingt ans. La figure d'une vierge. Une taille exquise et souple comme un jonc.

Quand il avait repensé à Mathilde, il s'était trouvé devant une autre figure qui prenait sa place et qui l'effaçait. Il avait d'abord fait un geste énergique pour la chasser. Mais l'image était revenue. Petit à petit, il lui avait souri. C'est alors qu'il s'était rendu compte avec tristesse — c'était un brave garçon — qu'il n'aimait plus Mathilde comme jadis. Il l'aimait encore et aurait donné gros pour ne lui faire aucune peine, mais il ne se sentait plus d'amour pour elle. Il la voyait maintenant telle qu'elle était devenue. Ni belle, ni laide... Plutôt laide et vieillie... Mais était-ce sa faute?... Pouvait-il l'abandonner après tant d'années?... Il discuta avec son cœur. Il raisonna. Il dit oui... Puis il dit non... Ce fut une bataille avec lui-même. Une bataille qui lui fit bien mal. Le dimanche suivant, il avait néanmoins pris une décision. Il s'engagea — comme c'était son devoir (ainsi parlait-il) — dans le chemin qui devait le conduire au rendez-vous habituel, chez Jean-Baptiste. Il marchait d'un pas ferme — bien résolu à ne pas lui faire cette peine (ainsi parlait-il toujours) — quand, brusquement, il prit une autre route et courut où l'appelait l'amour...

* Plusieurs mois s'étaient écoulés, lorsqu'un dimanche matin, Philippe après avoir beaucoup tourné autour de Mathilde, lui conseilla de ne pas aller à la messe, parce qu'on devait y publier un ban de mariage... Valère...

Elle ne voulut rien entendre. Mais à l'église, elle tomba en syncope et il fallut l'emporter.

Le surlendemain, un petit vieux courait partout, les yeux rouges, l'air égaré, interpellant les gens, heurtant aux portes :

— N'avez-vous pas vu mon « valet » ?

Les uns l'avaient vu la veille. Les autres pas. Les premiers déclaraient « qu'il était comme toujours » ; l'un d'eux avait bu la goutte avec lui. Puis on raconta toutes sortes d'histoires. Pour essayer de consoler son père, quelques-uns assurèrent même qu'il était parti pour le Canada et qu'on le verrait reparaitre un jour ou l'autre avec un « magot ». Le bourgmestre décida néanmoins qu'il fallait sonder les puits et visiter les marnières abandonnées. Joachim et Jean-Baptiste sortaient de la forge du maréchal avec le « croc », lorsqu'une grande nouvelle jeta tout le village en affaires : Valère venait d'être repêché à Huy, dans la Meuse.

Les journaux hutois l'annoncèrent à leurs lecteurs : « On a retiré de la Meuse... » Ceux de Liège reprirent la nouvelle, puis ce furent ceux de la Capitale : « On a retiré de la Meuse... » Sautant ainsi d'une ville à l'autre, diminuant chaque fois d'intérêt, la nouvelle alla mourir au loin, avec les rêves, les espoirs, toute la vie de Mathilde.

La nuit avançait doucement. Dans le jardin où ils s'étaient réfugiés, Philippe et Mathilde continuaient de rêvasser. De temps en temps, celle-ci portait la main à ses yeux pour essuyer une larme. Son frère lui toucha l'épaule :

— Il est tard, sœur. Nous allons rentrer.

Au moment où ils se levaient, une voix chanta encore dans le village, une voix pleine et sonore qu'ils reconnurent, une voix que le chanteur bandait comme un arc pour lancer son âme en plein ciel :

Envole-toi vers cette femme,
Brise des nuits...

Mathilde ne pleurait plus. Elle marchait toute courbée, écrasée par son fardeau, un cœur très lourd qu'elle porterait jusqu'à la fin de sa vie. Quant à Philippe, il tendait toujours l'oreille et se disait qu'il eût donné tout au monde pour pouvoir chanter comme le petit Georges.

XV

Philippe était un fidèle paroissien. C'était un de ces hommes, simples et droits, qui communient trois fois l'an et qui, pour le reste, s'en rapportent à ce que dit M. le Curé. Aussi quand M. le Curé rencontrait Philippe, il lui touchait la main, s'informait de sa santé, le questionnait sur les petites et les grandes misères de sa vie, Philippe se frappait généralement la poitrine, qui sonnait comme du fer : c'était un Nicolet. Mais s'il avait un rhume, un petit rhume, un de ces diables de petits rhumes « qui ne veulent pas s'en aller », une main blanche plongeait aussitôt dans la poche de la soutane, en tirait une boîte ronde et une pilule, grosse comme un grain de chènevis, tombait dans la paume de Philippe : « Tenez, sucez cela, disait M. le Curé, récitez une bonne prière et, Dieu aidant, vous serez soulagé ».

Depuis quelque temps, Philippe évitait de rencontrer M. le Curé. Il n'avait plus la conscience tranquille. « L'acte de chair, dit le catéchisme, n'est permis que dans le mariage ». Or, Philippe n'était pas marié avec Catherine. Il péchait donc. Et ses péchés étaient, à n'en pas douter, des péchés mortels. Pour tranquilliser son âme, il promit de s'en confesser. Il laissa toutefois passer la Toussaint et Noël, les deux grandes fêtes où il avait l'habitude de s'approcher de la Sainte Table. Mais quand Pâques arriva, il se gratta l'oreille. Jamais il n'oserait aller avouer à M. le Curé, qui l'estimait comme une de

ses meilleures ouailles, les turpitudes de son âme ! Et s'il n'y allait pas, tout le monde dans le village, saurait qu'il n'avait pas fait ses Pâques. Or, tout le monde, dans le village, les faisait, même M. Delvigne, qui votait, assurait-on, pour les libéraux, même Maricq, le cantonnier, qui lisait un « mauvais journal » et assistait aux meetings socialistes. Quand il rencontrait M. Destokay, il amenait adroitement la conversation sur la vie future, demandait si toutes les religions ne sont pas bonnes, si l'on ne peut pas se sauver, comme certains le prétendent, en priant simplement chez soi, devant l'image de Jésus-Christ ou devant celle de la Vierge Marie. Que disent les livres là-dessus ? « C'est de la philosophie, tout cela Philippe, répondait M. Destokay. Imitons Malherbe : faisons comme tout le monde. » Il ne demanda pas qui était Malherbe. Mais il retint son nom. Le Samedi-Saint, il se dit : « Faisons comme Malherbe ! » Et il alla à confesse. Seulement, il n'avoua pas qu'il péchait contre le sixième commandement. A ses gros péchés, il ajouta le sacrilège. Il vivait comme un vrai payen, quand on annonça une mission.

Il aurait préféré ne pas assister aux sermons qui avaient lieu le soir, pendant le Salut, mais comme tout le monde y allait, il eut peur de se faire remarquer. Il craignait aussi d'éveiller les soupçons de Lalie. Le premier soir, il se glissa furtivement dans l'église, entre le bénitier et le confessionnal. Il eut tout de suite l'impression qu'il ne s'agissait pas d'une cérémonie ordinaire, d'un de ces Saluts où l'on suit distraitement le prêtre des yeux, où les femmes se font des signes de loin et examinent sans vergogne les toilettes de leurs voisines, où les amoureux se haussent sur la pointe des pieds pour voir leurs amoureuses, où le clerc lui-même chante les psaumes sans entrain, à la bonne franquette, les regards au plafond, les mains dans les poches. Aujourd'hui, tout le monde avait un air recueilli, tout le monde priait avec ferveur. L'éclai-

rage, moins vif que d'habitude, donnait en outre au temple un caractère mystérieux qui inclinait l'esprit aux pensées graves. A l'heure du sermon, le curé vint s'asseoir sur une chaise, à l'entrée du chœur, face au banc de communion; il fit tomber sa soutane sur ses bas noirs, tira les bords de son surplis, croisa les mains et, penchant la tête sur le côté, prit une attitude abandonnée qui semblait dire : « Mes pauvres paroissiens, nous allons en entendre de dures ! »

Le prédicateur était un Récollet. Lorsqu'il parut dans la chaire, enveloppé dans sa robe brune et les reins ceints d'une corde, Philippe tendit le cou pour le voir. Il avait la tête rasée, une large figure pâle, de grands yeux noirs, des mains de terrassier. Son corps solide se détachait comme une statue de vieux bois sur le fond discrètement éclairé de la chaire. Il fit d'abord un grand signe de croix que tous les assistants répétèrent. Puis il commença à parler d'une voix lente et sourde. Philippe, qui s'était accroupi, comprit qu'il parlait de l'enfer. A mesure qu'il avançait dans son sermon, sa voix s'élevait; elle roulait comme un tonnerre d'un bout de l'église à l'autre. Philippe en était tout secoué; pour qu'on ne s'aperçût pas de son trouble, il tenait la tête baissée et cachait sa figure dans sa casquette. Quand le sermon fut terminé, le Bossu, qui était installé auprès de lui, le poussa du coude : « Des blagues, vieux frère ! » Philippe l'approuva de la tête, en essayant de sourire, sans retirer le nez de sa casquette.

« Le Bossu a raison, se répéta-t-il en retournant, ce sont des blagues... Le bon Dieu n'est pas si méchant que cela. » — « Pourtant si ce n'étaient pas des blagues ? » objecta-t-il quand il fut dans son lit, allongé dans l'obscurité. Qu'en savait ce souillard?... Car il avait encore bu, cela se sentait. « Nous ne sommes que des passants dans ce village », avait dit le prédicateur. Très juste. Philippe mourrait, c'était sûr... Tout le monde meurt... Et après?...

L'enfer?... L'enfer! Il n'était pas très brave et supportait mal la douleur. Il avait surtout peur du feu. Puis il y avait cette éternité qui ne finit pas... Tout suant d'angoisse, il se mit à prier et bientôt s'endormit.

Il se réveilla en sursaut. Il avait rêvé. Il s'était retrouvé dans l'église, avec toutes ces têtes immobiles et courbées sous la parole du moine, qui gesticulait. Il avait vu la boule que le prédicateur avait prise comme terme de comparaison, une boule de bronze, grosse comme la terre, qu'un petit oiseau devait effleurer de son aile, de siècle en siècle, et qui serait usée par le frottement quand l'éternité ne ferait toujours que commencer...

Le jour suivant, au lieu de s'accroupir encore dans l'église, il se tint debout et ses yeux ne quittèrent pas le prédicateur. Certaines paroles lui semblaient s'adresser directement à sa personne. Il se reconnut dans la brebis égarée, dans l'être pervers, dans l'homme maudit, dans le bouc lascif. Tout le monde d'ailleurs autour de lui paraissait pénétré de terreur par l'épouvantable tableau que le missionnaire faisait des tourments qui attendent les pécheurs dans la vie future. Prosper et Jean-Baptiste, qui ne se parlaient plus depuis la gifle, s'étaient mutuellement invités à prendre un verre comme ils se croisaient devant « Le Retour d'Egypte ». Le maréchal avait retrouvé dans sa cour, un matin, une houe qui lui avait été volée, ~~Le Bossu jetait l'anathème sur l'eau-de-vie et blâmait les buveurs.~~ [L'âme de Lalie, elle-même, cette âme sèche et dure, s'amollissait. Le soir, elle faisait agenouiller toute la famille devant des chaises, autour du feu, pour réciter le chapelet à voix haute. La voix de Philippe dominait toutes les autres. Lorsqu'il était dans son lit, il priait encore. Il avait peur de mourir, de mort subite, comme son frère Michel qu'il avait ramassé avec Prosper, sous la pluie, dans le fumier, comme le vieux Lambroux qui s'était éteint, sans personne auprès de lui pour appeler le prêtre

(Le ^{me} Destoray jugeait que le Bossu, qui ne ne voyait plus depuis quelques jours, ne courait plus les cabarets, pourrait bien "se recevoir".

et qui se décomposait déjà quand Joachim et la vieille Marie l'avaient enseveli. Cette pensée que la mort est là, derrière nous, toujours et toujours, comme un voleur, le hantait jusque dans son sommeil et lui donnait de nouveaux cauchemars. A la fin de la mission, il fit une confession générale, communia avec ferveur et jura de ne plus retomber dans le péché.

Non seulement, il n'y retomba plus, mais il devint l'homme le plus dévot du village. Il ôtait sa casquette lorsqu'il passait devant l'église, fréquentait les pèlerinages, s'agenouillait sur le seuil des chapelles, faisait des signes de croix quand sonnait l'Angelus. Il avait aussi attaché à son chapelet une collection de médailles, qu'il baisait le soir, après avoir récité ses prières. Prosper l'appelait « Notre petit saint » ; Lalie le traitait de « vieux bigot ». Mais quand le bétail tombait malade, qu'il fallait aller implorer saint Eloi, saint Druon, saint Antoine ou sainte Brigitte, ils disaient : « Nous enverrons Philippe, il prie mieux que nous. » Lorsqu'il rencontrait Catherine, il détournait la tête. Catherine, ahurie, ouvrait de grands yeux, puis riait d'un bon gros rire et finissait par l'interpeller d'une voix moqueuse :

— Vous ne me connaissez plus, Philippe?...

Non, Philippe ne la connaissait plus. Philippe n'avait pas oublié les fortes paroles du prédicateur : il se répétait souvent que nous ne sommes que des passants sur cette terre et que la femme est un vase impur.

HUBERT KRAINS

~~de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.~~

~~(A suivre.)~~

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ernest Seillière : *Baudelaire*, Armand Colin. — Pierre Dufay : *Autour de Baudelaire : Poulet-Malassis l'éditeur et Pami, Madame Sabatier, la Muse et la Madone*, Au Cabinet du Livre. — André Fontainas : *Verlaine-Rimbaud, ce qu'on présume de leurs relations, ce qu'on en sait*, Librairie de France. — André Fontainas : *Tableau de la poésie française d'aujourd'hui*, Nouvelle Revue Critique. — Jean Ajalbert : *L'En-Avant de Mistral*, Denoël et Steele.

Le livre de M. Seillière (**Baudelaire**) est riche et il est ingénieux. Il ne manque pas d'agilité. Il met en vive lumière les contradictions de Baudelaire. Si vous ne sentez point que Baudelaire est la contradiction faite homme, n'allez pas plus avant. Je suis obligé d'ajouter qu'en dépit d'une moisson de remarques pénétrantes et fines, M. Seillière ne descend point jusqu'aux ultimes profondeurs de son sujet. On emporte la vision d'un Baudelaire fort complexe, mais à demi perdu dans ses complications et ses contradictions. Il s'agit encore d'un homme singulier et d'un homme flottant, en quête de positions paradoxales. Baudelaire et sa poésie restent pour M. Seillière une grande, une piquante et même une effarante singularité du XIX^e siècle. A-t-il su se dégager suffisamment de la forêt d'anecdotes qui étouffent sous leur végétation le vrai et grand Baudelaire?

Abordons « Les Fleurs du Mal » d'un œil vierge comme si nous n'avions jamais entendu parler de Baudelaire! Nous avons l'impression d'éléments qui se tiennent avec une puissance qui nous étonne. La cohérence de l'univers poétique, voilà notre première surprise. Le poète Baudelaire, dégagé de l'homme-Baudelaire, l'emporte sur presque tous les poètes par sa puissance de synthèse. Et l'on reconnaît très vite que les contradictions baudelairiennes jaillissent des profondeurs de l'univers baudelairien. La contradiction est au cœur de la poésie baudelairienne non point comme une faiblesse, mais comme son essence profonde et son rythme de